

Trouver des dénominateurs communs entre différentes cultures, c'est ce que Patrice Bart-Williams s'est efforcé de faire tout au long de sa carrière, de l'Afrique à l'Europe en passant par les Caraïbes, du reggae à la pop en passant par le blues et la soul. Né en 1979 à Cologne, d'un père sierraléonais et d'une mère allemande, il grandit dans la petite ville de Kerpen, située à quelques kilomètres, dans la maison construite par ses grands-parents. A 11 ans, peu après la mort de son père, écrivain, cinéaste et activiste sierra-léonais, il part dans un pensionnat du sud de l'Allemagne, près du lac de Constance, où il vit son premier choc culturel. "Le rêve de mon père était de nous donner accès à la meilleure éducation du pays. On avait choisi l'école ensemble. Je suis parti en Sierra Leone pour l'enterrer et en revenant, j'ai intégré ce pensionnat et rencontré des gens qui venaient de milieux très privilégiés." Il apprend à faire le grand écart entre sa culture de rue, lui, le boursier qui fait du skate, et cette vie de château. "Cette expérience m'a servi parce que les gens très riches ne se disent jamais qu'ils ne peuvent pas faire telle ou telle chose. J'ai incorporé ça dans ma réflexion : je pouvais devenir qui je voulais."

Il commence alors à passer beaucoup de temps dans sa chambre à écouter une cassette audio avec, d'un côté, la BO du film *The Rocky Horror Picture Show*, et de l'autre, l'album *Burning* de Bob Marley. Le prophète jamaïcain devient le "sanctuaire" et la passion du jeune Patrice. "Je l'adorais, je chantais en même temps sur les chansons, mais avec toutes les micronuances de sa voix. Du coup, quand je devais chanter, je sonnais immédiatement comme Bob, parce que c'est comme ça que j'ai appris."

Confronté à la mort très jeune et à des rêves morbides récurrents, Patrice est déterminé à sortir un disque rapidement, persuadé qu'il "n'allait pas vivre longtemps". A 15 ans, il intègre le collectif d'artistes *Bantu Crew*, avec qui il apprend les bases et profite de chaque micro ouvert pour chanter ou freestyler. Ses premiers mentors musicaux lui présentent le producteur Matthias Arfmann, une des figures de la scène punk/new wave allemande avec son groupe *Kastrierte Philosophen*. Au début, Arfmann n'est pas convaincu. Mais il change d'avis en écoutant une cassette sur laquelle Patrice, profitant de 30 minutes offertes en studio, a enregistré une série de chansons plus sensibles. "Cette cassette a tout changé pour moi." A chaque période de vacances scolaires, le producteur le fait venir à Hambourg pour enregistrer. Un premier EP, *Lions*, sort en 1998, alors qu'il est encore à l'école. "Ce disque est devenu une sensation sans qu'on le veuille. En France, le bouche-à-oreille a marché, des labels étaient intéressés, j'ai commencé à faire des concerts grâce à ça." Il joue en première partie des *Black Eyed Peas*, puis pour le *Miseducation Tour* de Lauryn Hill. "C'était flippant, c'était juste moi et ma guitare sur une énorme scène. Quand je suis monté sur scène, mes genoux tremblaient tellement que ma guitare ne tenait pas en place. J'ai dû entourer ma jambe dans le tabouret pour qu'elle ne bouge pas. Et puis quand j'ai commencé à jouer, tout le stress s'est envolé." A même pas 20 ans, Patrice impressionne déjà les professionnels qu'il croise sur sa route, comme David Rodigan, le pape du reggae anglais, frappé par la confiance que le jeune chanteur dégage sur scène et le contraste avec sa timidité en coulisses. Après avoir fini l'école, Patrice sort son premier album *Ancien Spirit* en 2000, enregistré entre la Suisse et l'Allemagne avec le groupe *Gang Lords*, quelques membres des *Skatalites* aux cuivres, et une première collaboration avec son futur backing band, le *Shashamani Band*. Un disque sur lequel il démontre la multitude de ses influences, mêlant du reggae plein de soul ("Murderer" ou "No

Excuse”) à des ballades folk (“You Always You”) des flows ragga et hip-hop (“Party”). Après ce premier succès, Patrice, un peu agacé d’être étiqueté “reggae”, se met en tête de composer... un album de blues. Son label, Yo Mama’s, grince des dents et décide de ranger le chanteur au placard. Patrice part alors en Jamaïque pour enregistrer, à ses frais, un nouvel album, tout en ignorant les appels du label. “J’ai pris un crédit, mon manager en a pris un aussi, on a réservé le Geejam Studios-Jamaica, on a fait venir le légendaire bassiste Pino Palladino, on a enregistré l’album puis on l’a mixé au studio Electric Lady à New York.” Le résultat final sera How Do You Call It, sorti en 2002, un album un peu moins marqué reggae porté par le single “Sunshine”, le tube “Up in My Room” et des titres un peu plus soul/trip hop comme “Where Do We Go Wrong”, produit par Cameron McVey, qui avait travaillé sur le premier album de Massive Attack. Quant à l’album de blues, on en retrouvera quelques échantillons sur la compilation Lost & Found (Rarities 1996-2001) parue en 2012.

Après un album en collaboration avec Silly Walks Movement, un soundsystem pionnier de la scène reggae allemande, Patrice sort Nile en 2005, l’album qui va faire de lui une star internationale, enregistré au Dierks Studios près de Cologne, le studio favori des Scorpions. “C’est sans doute l’album le plus puriste que j’ai fait”, estime Patrice, qui a tout enregistré en analogique, sans signal digital et sans sauvegarde, ce qui a occasionné quelques frayeurs dans les portails magnétiques à l’aéroport, alors qu’il emmenait les bandes pour le mixage à New York. “J’ai été obligé de booker un billet en première classe pour éviter les bagages en soute. En analogique, ça coûte beaucoup plus cher, mais heureusement, l’album a été un grand succès.” Tiré par des hits comme “Soulstorm”, “Africanize Dem”, “Lil Paradies” et une collaboration avec Keziah Jones sur “Here Again”, Nile (qui est aussi le nom de son premier enfant avec la chanteuse Ayo) fait basculer Patrice dans une nouvelle dimension.

Son album suivant, Free Patri-Ation, en 2008, est supervisé par Gordon Williams, alias “Comissioner Gordon”, producteur aux multiples Grammys passé par la Motown et derrière l’album Miseducation de Lauryn Hill. “Il se souvenait de moi depuis la tournée avec Lauryn Hill à mes débuts. On bouclait la boucle, c’était une super expérience.” Le titre Free Patri-Ation est un jeu de mots entre son prénom et le concept de “repatriation”, relatif au retour des esclaves affranchis en Afrique, notamment en Sierra Leone. “Sur ce disque, je ne voulais plus tout faire tout seul, et je trouvais que c’était une bonne idée de se faire produire par un autre. C’était un disque plus propre que les précédents.” Il enchaîne en 2010 avec One, un album qui tend aussi plus vers la pop, avec une orchestration plus riche. Un album très produit, sur lequel il s’adjoint notamment les services des légendes jamaïcaines Sly & Robbie. “J’avais enfin les moyens de faire plein de choses, donc j’ai exploré tout ce qui était possible. J’étais comme un gamin sur un playground”, rigole-t-il.

Trois ans après, Patrice s’invente un genre, le sweggae, pour l’album The Rising of the Son. “J’étais fatigué d’entendre les gens me demander quel genre de musique je faisais. Aujourd’hui, c’est plus facile, tout le monde mixe les genres, mais c’était moins le cas à l’époque. Alors j’ai décidé de mélanger “swagger” (l’esbroufe en français) et “reggae”. Au départ, c’était une blague et puis la presse l’a repris, et c’est devenu officiel”, se rappelle-t-il. Un disque qu’il accompagne de “sunrise gigs”, des concerts donnés au petit matin, qui font sensation. “Tout le monde disait

que ça n'allait pas marcher, donc ça m'a rendu encore plus heureux. ” Les années suivantes consacrent Patrice en tant que producteur, sur l'album *Landing on a Hundred* de Cody Chesnutt (qu'il a convaincu après quelques ti-punchs), ou sur le premier album éponyme de Selah Sue. Des expériences dont il tire une leçon : “les artistes sont souvent leurs plus grands ennemis.” En 2016, après avoir rencontré Diplo dans les bureaux de *Because*, Patrice sort le single *Burning Bridges*, qui mixe son flow inimitable avec le reggae/pop du producteur américain derrière Major Lazer. Une collaboration qui aboutira à *Life's Blood*, le dernier album studio en date du chanteur, dont la furie créative semble n'avoir aucune limite. Durant la crise du Covid, il multiplie la création de contenus, chansons, photos, vidéos... Fin 2021, il sort un album de Noël avec des morceaux de rocksteady, accompagné par des musiciens cultes jamaïcains comme LLoyd Parks et Robbie Lyn. Et en 2022, il fait son retour avec le *Super Album*, un vrai faux best of pour lequel il est parti enregistrer... dans sa chambre d'enfant à Kerpen.

“L'idée était d'enregistrer là où ces chansons ont été écrites, dans la maison de mes parents, dans ce petit village de banlieue allemand. A l'intérieur, il y a tout l'héritage de mon père, ses livres, ses oeuvres d'art. C'est un vrai clash culturel avec l'extérieur.” Patrice voit un symbole dans la démarche de cet album, un retour là où tout a commencé et un hommage à son histoire familiale. “Je voulais retrouver cette vibe pour que tout le monde puisse la ressentir en écoutant cet album”, qui n'est pas un vrai best of selon lui. “Un best of, tu fais généralement ça à la fin de ta carrière, quand tu n'as plus rien à envoyer, mais je n'y suis pas encore.” En réenregistrant au même endroit une douzaine de chansons issues de ses différents disques (accompagnée de vidéos), il leur donne une couleur commune et apporte de l'homogénéité à ce *Super Album*, dont la cerise est une reprise des *Beach Boys*, “*Good Vibrations*”, basée sur un sample de batterie tiré de “*Quiet Storm*” de Mobb Deep. Un album en forme de reboot pour Patrice qui affirme avoir suffisamment de nouvelles chansons pour remplir “deux ou trois nouveaux albums”. “J'ai beaucoup travaillé durant la pandémie. Et là, je suis prêt à lancer un nouveau chapitre de ma carrière.”